LP
F5012
1850?
S683

LES SOIRÉES

DU

VILLAGE

OU

ENTRETIENS SUR LE PROTESTANTISME.

1ere. Partie.

LES SAINTS PROTESTANTS.

1ere. Soirée.

SAINT LUTHER.

MONTREAL:

PRESSES A VAPEUR DE PLINGUET & LAPLANTE,
11, RUE STE. THÉRÈSE.

(F 31,69 15

LES SOIRÉES
DU
VILLAGE
OU
ENTRETIENS SUR LE PROTESTANTISME.

1ere. Partie.

LES SAINTS PROTESTANTS.

1ere. Soirée.

SAINT LUTHER.

MONTREAL:

DES PRESSES A VAPEUR DE PLINGUET & LAPLANTE,
11, RUE STE. THÉRÈSE,

INTERLOCUTEURS.

M. Dupuy, excellent instituteur, fort instruit.

M. Constant, médecin habile et bon chrétien.

Pradier, marguillier de la paroisse, très-assidu aux offices de l'Eglise.

Morin, petit marchand plein de probité.

Teissier, vieillard vénérable par son bon sens et ses mœurs patriarchales.

Boirude, habitant qui n'a pas toujours été de la tempérance.

LES SOIRÉES

DU

VILLAGE

OU

ENTRETIENS SUR LE PROTESTANTISME.

1ÈRE SOIRÉE.

SAINT LUTHER.

L'INSTITUTEUR.

Quel est donc, M. Constant, cet étranger que j'ai vu hier circuler dans le village ?

LE MÉDECIN.

C'est un prêcheur, un vendeur de bibles.

L'INSTITUTEUR.

Ah ! ah ! savez-vous s'il en a vendu beaucoup ?

LE MÉDECIN.

Pas beaucoup, mais quelques-unes.

L'INSTITUTEUR.

Et il a prêché sans doute ?

LE MÉDECIN.

Oui, mais je n'ai pas assisté à son sermon. Ces messieurs y étaient, ils pourront vous en donner des nouvelles.

BOIRUDE.

Oui, j'y étais, moi, et j'ai bien écouté ; beaucoup mieux que je n'écoute les prônes de notre Curé.

L'INSTITUTEUR.

Il a donc dit des choses bien intéressantes ?

BOIRUDE.

O ! dame, oui, il a dit des choses bien intéressantes et bien nouvelles aussi, au moins pour moi. J'ai entendu beaucoup de prédicateurs, plusieurs missionnaires, l'Evêque lui-même ; mais, je n'ai jamais rien ouï de semblable à ce qu'on nous a dit hier.

L'INSTITUTEUR.

Pourriez-vous nous rappeler quelque chose de ce qui a tant excité votre intérêt ?

BOIRUDE.

Quelque chose, M. l'instituteur ? Mais je puis tout répéter, j'ai tout retenu et je m'en souviendrai longtemps. D'abord, il faut commencer par convenir que le nouveau missionnaire paraît très-instruit, il parle un très-beau français et cependant on comprend fort bien ce qu'il dit. Et puis, c'est un charmant homme ; il nous parlait avec une douceur et une affection qui m'allaient tout droit au cœur.

LE MÉDECIN.

Boirude, mon ami, vous êtes trop confiant. Il ne faut pas ainsi se livrer au premier venu. J'ai souvent vu en ma vie de fins trompeurs, véritables Sirènes, alors qu'ils s'apprêtaient à jouer quelque mauvais tour, commencer par endormir leur monde avec

des paroles de lait et de miel. Vous souvenez-vous d'avoir entendu, dimanche dernier, M. le Curé, nous lire, dans l'Evangile du jour, que les loups savent quelquefois se couvrir de la peau des brebis, pour égorger plus sûrement le troupeau ?

BOIRUDE.

Oh ! bon monsieur Constant, il faut bien que je vous fasse ma confession, il m'arrive quelquefois de dormir aux prônes de notre Curé, et c'est ce qui a eu lieu dimanche dernier.

LE MÉDECIN.

Vous avez tort ; car M. le Curé parle ordinairement d'une manière très instructive, quoique non pas si maniérée.

L'INSTITUTEUR.

Eh bien ! mon brave Boirude, allons vite au fait ; dites-nous tout ce que vous avez retenu de ce sermon qui vous a paru si neuf et si piquant.

BOIRUDE.

Donc, ce Monsieur nous a dit que nous étions bien à plaindre, et qu'il nous plaignait beaucoup en effet ; que nos Prêtres nous trompaient, comme ils avaient trompé nos pères ; que tous leurs soins avaient pour but de soutirer notre argent ; qu'il vaudrait bien mieux qu'ils fussent mariés ; qu'il n'y avait rien de plus rusé qu'un Prêtre : il nous a dit que le Pape était la bête de l'Apocalypse : quoique je ne sache pas au juste ce que c'est que cette bête ; j'ai compris qu'elle devait être horrible et fort mé-

chante. Selon lui les messes que nous faisons dire pour les morts ne leur servent de rien, car il n'y a pas de Purgatoire ; ainsi en est-il des Indulgences, c'est une invention du Pape, pour avoir de l'argent. En cet endroit, il nous a parlé d'un fameux docteur allemand nommé Luther, lequel, suivant lui, aurait prouvé, jusqu'à l'évidence, tout ce qu'on vient de dire. Toujours selon le même prédicateur, c'est une idolâtrie de prier la Sainte Vierge et les Saints, et une sottise de porter des offrandes dans leurs temples. C'est encore une sottise de croire honorer Dieu par le jeûne et l'abstinence. La confession est inutile et même dangereuse, c'est une invention des Prêtres ; ils l'ont imaginée pour augmenter leur influence sur le peuple. Nos Prêtres nous cachent la Bible, parce qu'ils savent bien que la lecture de ce livre divin nous ferait échapper à leur tutelle. Là, le prédicateur a fait tout de nouveau l'éloge de Luther, ce grand serviteur du Christ, qui a fait connaître au peuple chrétien les saintes Ecritures, et n'a pu souffrir que les Enfants de Dieu fussent privés plus longtemps de lire et d'entendre la parole de leur Père Céleste. Enfin il nous a exhortés vivement à ne pas demeurer plus longtemps dans les ténèbres et l'esclavage du Papisme. Il a souvent répété ces mots *Papisme* et *Papistes*. Voyez-vous, Monsieur l'Instituteur, si j'ai retenu le sermon du nouveau missionnaire ? Je dois vous dire tout. Ce discours m'a fait une vive impression, et il y a beaucoup de choses qui ne m'accommoderaient pas mal. Ainsi le

fardeau de la religion me serait beaucoup plus léger, s'il ne fallait pas se confesser ; si je pouvais manger quand je veux et ce que je veux ; si je n'avais plus à donner tant d'argent à M. le Curé pour messes, services, quêtes, etc. Il me semble que l'on vivrait plus tranquille et beaucoup plus à son aise. On n'aurait qu'à lire ou à se faire lire la Bible. C'est incomparablement plus commode que tout ce que demandent nos Prêtres.

L'INSTITUTEUR.

Mes amis, ce qu'il y a de plus commode est très souvent loin d'être ce qu'il y a de meilleur, de plus utile et de plus sûr. Un systême fort commode, ne serait-ce pas de vivre sans travailler, plutôt que de porter le poids du jour et de la chaleur? Serait-ce le meilleur, Boirude?

BOIRUDE.

Non, sans doute. Mais peut-être n'en est-il pas du ciel comme de la terre. Peut-être est-il possible d'obtenir les biens de là-haut, sans se donner tant de peine. Dieu est si bon!

L'INSTITUTEUR.

Dieu est très-bon sans doute. Mais cependant, la Bible dont on vous a fait, et avec raison, de si grands éloges, nous enseigne que le chemin qui mène à la vie est étroit et difficile, et que celui qui conduit à la mort est large et spacieux ; que la porte du ciel est basse et petite, et qu'il y en a peu qui y passent. Par où l'on voit assez clairement que la religion la plus commode n'est pas pour cela la meilleure.

Mais quoi ! est-ce que l'on n'a rien trouvé à reprendre dans ce long discours que vous avez, en effet, si bien retenu, Boirude ?

LE MARGUILLIER.

J'ai dit, moi, que je connaissais beaucoup de Prêtres, et que je savais, à ne pouvoir pas m'y tromper, que la plupart étaient des hommes sans reproche. Que si, dans un si grand nombre, il s'en trouve quelques-uns de mauvais, ce n'est pas merveille ; que les Prêtres étaient enfants d'Adam et d'Eve comme nous, et qu'il y avait bien eu un Judas parmi les douze Apôtres.

MORIN.

Pour moi, j'ai soutenu que la confession était une très bonne chose ; qu'elle m'avait beaucoup servi à moi-même ; qu'on y trouvait la paix de la conscience, qu'on y recevait de bons conseils et une force nouvelle pour bien se conduire à l'avenir. J'ai pu ajouter que la confession m'avait valu à moi-même plusieurs restitutions qui n'auraient jamais eu lieu sans cela.

BOIRUDE.

Notre bon vieux Teissier a bien dit quelque chose aussi. Ça n'a pas été bien long ; mais pourtant il m'a paru que le Missionnaire était un peu embarrassé pour répondre.

L'INSTITUTEUR.

Quelles observations avez-vous donc faites, père Teissier ?

TEISSIER.

Je lui ai demandé tout simplement qui il était, à peu près de cette manière : Vous nous dites-là des choses fort étranges, Monsieur ; nous supposons bien que vous êtes un honnête homme, mais pourtant, nous n'avons pas l'honneur de vous connaître. *D'où venez-vous ? Qui vous envoie ? Pourquoi venez-vous au milieu de nous ?* Quand il nous arrive un nouveau Curé, nous savons qui l'envoie : c'est notre Evêque. Et notre Evêque lui-même, nous savons d'où il vient : c'est notre saint-père le Pape qui lui donne les pouvoirs d'Evêque. Quant au Pape lui-même, nous savons qu'il est le successeur de saint Pierre. Pour vous, Monsieur, nous ignorons qui vous êtes. Vous nous dites que nous ne devons avoir aucune confiance en nos Prêtres, en notre Evêque, ni même dans le Pape ; que ce sont de très-méchantes créatures. Mais dame ! mon beau Monsieur, s'il faut ne nous fier ni aux Prêtres, ni aux Evêque, ni au Pape.... bien moins encore, devrons-nous nous fier à vous. Vous dites : Tenez, voilà la Bible, la pure parole de Dieu ; prenez, lisez : dans ce livre vous trouverez la vie. Mais, 1nt. plusieurs d'entre nous ne savent pas lire, et il est trop tard pour eux d'essayer de l'apprendre ; 2nt. Comment nous assurer que ce livre est un livre divin ? Nous en donnerez-vous pour garant votre parole d'honneur ? Elle ne nous suffirait pas. Vous pouvez avoir été trompé vous-même ; et puisque, selon vous, nous ne

devons plus avoir aucune confiance en nos Prêtres ; qu'ils sont tous autant de rusés trompeurs, vous ne sauriez trouver mauvais que nous vous traitions de la même manière. Vous nous assurez qu'en lisant la Bible, nous sentirons que ce livre a été inspiré de Dieu. Eh ! bien je vous dirai, Monsieur ; que je lis assidument l'évangile et l'épître du Dimanche, que je lis aussi un autre bon livre, l'*Imitation de Jésus-Christ.* Or, si je n'avais pas été averti d'avance que l'un est inspiré et que l'autre ne l'est pas, je m'y serais sûrement trompé. Je trouve que l'Evangile est bien beau, mais s'il me fallait jurer sur ma tête, par suite de ce que je sens, en le lisant, que ce livre et nulles parties de ce livre n'ont pu être l'ouvrage de l'homme, je crois que je serais bien fou de jouer ainsi avec ma vie. D'autres peuvent savoir, mais moi je ne sais pas ce qu'il faut sentir ou comment il faut sentir, en lisant un livre, pour être certain que l'on sent vraiment que ce livre est divin.

Voilà à peu près ce que j'ai dit. Notre prêcheur n'a point répondu à ces observations ; il a passé à autre chose.

L'INSTITUTEUR.

Il n'a pas répondu, par l'excellente raison qu'il n'avait rien à répondre. Demander à ces gens-là *d'où ils viennent, qui les envoie, comment ils savent que la Bible est un livre divin, et comment ils veulent que ceux qui l'ignorent le puissent apprendre*, c'est les placer sur des charbons ardents. Ne soyez donc

pas surpris de les voir se hâter de courir ailleurs.

[Nous reviendrons dans la suite sur les divers articles du sermon de ce nouveau missionnaire et nous complèterons les sages observations que plusieurs d'entre vous lui ont faites.]

Mais auparavant, puisqu'on vous a fait, à diverses reprises, l'éloge du fameux docteur LUTHER, si vous le trouvez bon, mes amis, je vous ferai connaître à fond ce personnage, et quelques autres encore qui ont puissamment concouru au développement et à la propagation de ce qu'on vous a prêché hier et qui n'est pas autre chose que le Protestantisme, jadis décoré du faux nom de Réforme. Ces hommes sont les Saints de cette prétendue religion dont ils avaient reçu l'esprit en plénitude. C'est sous ce titre qu'ils se présentèrent autrefois à leurs sectateurs respectifs qui les regardaient comme des amis particuliers de Dieu, extraordinairement envoyés par lui, pour relever les ruines de la maison d'Israël. C'est ainsi surtout qu'apparut LUTHER ; à tel point que ses aveugles disciples ne faisaient pas difficulté de pratiquer en son honneur grand nombre de superstitions *papistiques*. On les voyait accourir de loin, pour visiter à *Eislében* la petite chambre où Luther était venu au monde, et à Erfurt la cellule qu'il avait habitée, dans le vieux couvent des Augustins ; vénérer ces lieux, toucher dévotement les meubles qui avaient servi à l'Apôtre du Christ, et en enlever de petites parcelles, pour la guérison des *maux de dents*

et de maux de tête. On les voyait même gratter les murailles de la chambre où l'Elu du Seigneur avait vu le jour, et en emporter quelques grains de poussière qu'ils mettaient bien au-dessus de l'or et de l'argent. Le nombre de ces fervents et crédules dévots n'est pas sans doute aussi grand aujourd'hui qu'autrefois ; cependant il s'en trouve encore ; et, de nos jours même, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, plusieurs familles, en Allemagne, gardent comme un précieux trésor, divers objets qui ont appartenu au *Bienheureux Martin* LUTHER, par exemple, son *anneau nuptial.* Je parierais même sans crainte que, dans ces contrées-là, et peut-être ailleurs, vous rencontreriez bien des gens tout disposés à croire ce que nous content divers historiens protestants, et que voici :

Au dix-septième siècle, dans sept grands incendies qui éclatèrent à Eisleben, six fois la maison où naquit *Luther* fut préservée par un véritable miracle : c'est *Schæpfer* qui l'affirme dans un livre qui a pour titre : *De l'incombustibilité de Luther.* Un autre écrivain protestant, *Juncker*, parle d'un portrait de *Luther* que l'on voyait à Artern, dans le comté de Mansfeld, et qui fut trouvé intact parmi les cendres de l'appartement où on le gardait. A Ober-Rossla, selon le même Juncker, on vit le front d'un autre portrait de Luther se couvrir de sueur, tandis que le ministre déplorait le triste sort des études en Allemagne. (1)

(1) Voyez Audin, vie de Luther, 5e édition in-8°. t. 3. p. 501-508.

BOIRUDE.

Ma foi, nous n'en fesons pas davantage pour nos Saints, je vous l'avoue ; et il paraît clair que ces gens-là regardent bien véritablement Luther comme un Saint. Et qui sait s'ils ont tort ? Le missionnaire ne nous a dit que peu de chose, il est vrai, de cet homme-là ; mais ce qu'il nous a raconté m'a paru digne d'admiration. Luther apprit au monde à connaître la parole de Dieu ; il rendit la liberté aux chrétiens partout opprimés ; il délivra sa patrie de taxes, d'exactions intolérables : voilà de bien belles œuvres, ce me semble.

L'INSTITUTEUR.

Nous pourrons voir à loisir ce qu'il faut penser de ces grands éloges.—Donc, mes amis, avez-vous pour agréable que nous consacrions quelques-unes de nos soirées au récit de la vie du grand serviteur de Dieu et de l'admirable bienfaiteur de l'humanité, *Saint Luther*, comme aussi à l'histoire de divers autres Saints de la même sorte ?

LE MÉDECIN.

Pour moi, je vous entendrai volontiers sur ce chapitre, Monsieur l'Instituteur ; d'autant plus qu'ayant souvent ouï parler de Luther et de plusieurs autres, venus après lui, mes occupations multipliées ne m'ont pas permis jusqu'à présent de prendre, de ces divers personnages, une connaissance suffisante. Mais, avant tout, permettez-moi de vous demander, si ce que vous vous proposez de nous en dire, est puisé à

bonne source, et si l'on peut y donner une créance entière.

L'INSTITUTEUR.

Oui, Monsieur. Mes récits seront puisés aux meilleures sources. Les témoins seront *Luther* lui-même et les autres dont nous raconterons les faits et gestes ; ou du moins ce seront des auteurs protestants. Pour ce qui est de *Luther* en particulier, je ne ferai guère autre chose que choisir, à ma convenance, dans son histoire, publiée par un Français, nommé Audin, sur les pièces authentiques, et avec une si grande impartialité, que personne, au moins que je sache, n'a entrepris de réfuter quoi que ce soit dans cet ouvrage, donné au public depuis plusieurs années. Je citerai la cinquième édition in-8°.

TEISSIER.

Je serai bien aise d'entendre l'histoire de cet homme, et des autres dont vous voulez nous parler. Je comparerai la vie de ces Saints-là avec celle des nôtres que je lis les Dimanches et Fêtes, souvent en la compagnie de quelques bons amis.

BOIRUDE, MORIN, BOCHART et PRADIER.

Nous sommes dans les mêmes dispositions que M. le Médecin et le père Teissier.

L'INSTITUTEUR.

Eh bien ! commençons immédiatement.

Au petit village de Mœhra, près d'Eisleben, en Saxe, vivait un pauvre paysan nommé Hans Luther, bon travailleur et bon chrétien. Il avait

pour femme une pieuse servante de bains, Marguerite Lindemann, vertueuse et chaste, et que l'on regardait comme l'ornement de Mœhra.

Vers 1483, le 1er novembre, Marguerite qui était déjà mère, mit au monde un fils, à Eisleben, où elle était allée, pour acheter des provisions au marché qui avait lieu, chaque année, dans cette petite ville. L'enfant fut baptisé le lendemain de sa naissance et nommé Martin.

Hans et Marguerite se virent bientôt chargés d'une nombreuse famille. Pour nourrir leurs enfants et les élever, il leur fallut se livrer chaque jour aux plus rudes travaux. Mais ils ne se plaignaient pas de leur condition. Ils ne murmuraient pas contre le ciel, ni l'un contre l'autre. Avec la crainte de Dieu, la paix et le bonheur régnaient dans leur ménage. Hans crut devoir échanger le métier de laboureur contre celui de mineur. La Providence bénit sa bonne conduite et sa résignation. Il prospéra peu à peu, devint maître-mineur et se vit alors en état d'élever, selon son humble condition, les nombreux enfants que le Seigneur lui avait donnés. Ce bon père priait souvent le soir auprès du lit où dormait le petit Martin, demandant à Dieu que l'enfant grandît dans sa crainte et dans son amour.

A six ans, *Martin Luther* savait lire et écrire couramment, et dès lors il commençait à montrer de la confiance en lui-même. C'était un enfant au caractère ardent et passionné, opiniâtre et orgueilleux. Un

jour, à l'école, il se fit fouetter quinze fois dans une matinée. (1) Hans et Marguerite le battaient souvent et durement. C'est lui-même qui raconte ces particularités dans ses *propos de table.*

Le maître-mineur Hans pouvait vivre honnêtement de son travail ; mais, père d'une nombreuse famille, sa fortune ne lui permettait pas de faire donner à Martin une éducation bien soignée. Celui-ci fut donc réduit, à Magdebourg, où il s'était rendu pour en fréquenter le gymnase ou collége, à mendier son pain de chaque jour.

Comme il avait une fort belle voix, il s'en allait chanter de temps en temps sous les fenêtres des riches qui n'avaient pas coutume de se montrer très-généreux. Enfin il trouva à Cisenach une riche et charitable veuve, Ursule Cotta, qui le reçut chez elle et pourvut à tous ses besoins. Il continua donc à étudier dans cette ville, et se distingua merveilleusement parmi tous ses condisciples.

Hans, devenu plus riche, et ravi des brillants succès de son fils, accéda, sans peine, au désir qu'il lui témoigna d'aller achever ses études à la célèbre université d'Erfurt. Là, *Martin Luther* cultiva avec une ardeur passionnée diverses parties de la science. Ayant eu occasion de lire la Bible au couvent d'Erfurt, il trouva tant de charmes dans la lecture de ce livre divin, qu'il se dégoûta bientôt de ses autres études, et notamment de celle du droit que son père lui faisait

(1) La Réforme, T. 3, p. 252.

apprendre, dans l'espérance qu'il deviendrait un jour un habile jurisconsulte, un savant professeur, qu'il se marierait richement et ferait honneur à sa famille. Mais un événement soudain vint tout-à-coup changer la direction des idées de Martin et anéantir les plans de son père.

Un jour que le jeune Luther conversait tranquillement avec un de ses amis, nommé Alexis, celui-ci tomba tout-à-coup à ses côtés, frappé de la foudre. Aussitôt saisi de frayeur, et se croyant lui-même poursuivi par la vengeance divine, Luther courut se réfugier au couvent des Augustins d'Erfurt.

Surpris et affligés de sa retraite, ses professeurs dépêchèrent auprès de lui quelques-uns de ses condisciples qu'il affectionnait le plus. D'un autre côté, son père, informé de sa démarche, lui écrivit une lettre sévère, toute remplie de reproches. Mais ni les sollicitations de ses amis, ni le mécontentement de son père ne purent ébranler la résolution de Martin. Il voulait échapper à la colère de Dieu et sauver son âme. (1)

La crainte avait conduit Luther au couvent ; elle y entra avec lui et devint sa compagne inséparable. Chaque jour elle pénétrait plus avant dans son être. L'image de son ami frappé de la foudre à ses côtés le poursuivait partout. La nuit il lui semblait entendre la voix de ce jeune homme qui l'invitait à faire pénitence. Le diable, dont le nom dans la suite re-

(1) Audin, T. 1, ch. 1.

vint si souvent dans ses discours et ses écrits, s'attachait dès lors constamment à ses pas. Ses yeux en découvraient partout le fantôme menaçant. Pour échapper à ses poursuites et pour se rendre favorable le Juge Suprême des vivants et des morts, Luther se livrait sans ménagement à toutes les austérités de la pénitence. " Je jeûnais, dit-il, je veillais, je me mortifiais et je pratiquais les rigueurs cénobitiques jusqu'à compromettre ma santé." D'autre part, ses supérieurs qui s'étaient aperçus de son penchant à l'orgueil, ne lui ménageaient pas les épreuves. Il lui fallait ouvrir et fermer l'église, monter l'horloge, et, ce qui devait être bien autrement pénible pour lui, s'en aller, un sac sur le dos, mendier publiquement. Frère Martin murmura de ces traitements sévères, et Staupitz, son supérieur, y mit fin.

En 1507, il prononça ses vœux, et la même année il reçut la prêtrise. Ses sentiments, en cette circonstance solennelle, étaient ceux d'un homme pénétré de la haute dignité du sacerdoce et de ses fonctions. " C'est aujourd'hui, écrivait-il à un ami, que je dirai ma première messe ; venez l'entendre. Pauvre jeune homme, indigne pécheur ! Dieu, dans ses trésors de miséricorde, a daigné me choisir; je tâcherai de me rendre digne de sa bonté, et autant qu'il est possible à la poussière, comme moi, d'accomplir ses desseins. Priez pour moi, mon cher Brawn ; que mon holocauste soit agréable au Seigneur."

Luther monta tout tremblant à l'autel, et au canon de la messe, il l'aurait quitté, si le prieur ne l'eût retenu.

Hans, le vieux mineur, qui avait donné enfin, quoique à regret, son consentement aux désirs de son fils, assista à sa première messe et au repas qui la suivit. Mais il parut triste et sévère, et dit qu'il craignait bien que Martin n'eût manqué sa vocation. Le bon homme disait plus vrai qu'il ne pensait.

Luther, religieux et prêtre, n'en continua pas moins à être en proie à la terreur. Le chant, la musique, et surtout la lecture, à laquelle il se livrait avec une excessive ardeur, apportaient bien quelque soulagement à ses maux; mais à peine rendu à lui-même, il retombait dans son état habituel. Sa piété, mal éclairée, il est vrai, était néanmoins très-sincère et très vive. "On le voyait, dit M. Audin, aux pieds des autels, les mains jointes, les yeux levés au ciel, et tout pleins de larmes, demandant pardon à Dieu. Souvent la nuit il s'agenouillait au chevet de son lit et restait en oraison jusqu'au lever du soleil. Un jour la porte de sa cellule ne s'ouvrit pas à l'heure accoutumée; ses maîtres étaient inquiets; on frappa à la cloison de son oratoire; personne ne répondit. On prit le parti d'enfoncer la porte, et on trouva le frère dans un état extatique, la face contre terre et respirant à peine. Alors un moine prenant sa flûte, se mit à jouer un des airs qu'aimait Luther, qui revint doucement à la lumière.

Enfin un jour que le pauvre Martin, devenu pâle et décharné, promenait çà et là sa sombre tristesse, un vieux moine qu'il rencontra lui dit que, pour dissiper ses craintes, il lui suffisait d'avoir la foi ; de croire que ses péchés lui étaient pardonnés ; car qui croit aime, et qui aime sera sauvé.

Ce peu de paroles opéra dans Luther un changement extraordinaire, et bannit pour un temps la frayeur de son âme. (1)

BOIRUDE.

Eh bien ! mes amis, le nouveau missionnaire nous a-t-il trompés, quand il nous a fait l'éloge de Luther ? N'est-ce pas un vrai Saint, d'après tout ce que vient de nous en dire M. l'instituteur ? Qu'en pensez-vous, père Teissier ? Vous qui avez lu la vie des Saints, ne trouvez-vous pas que Luther leur ressemble beaucoup ?

TEISSIER.

Oui, mais Luther est encore catholique. Or, c'est la vie d'un saint protestant que M. l'instituteur a promis de nous raconter. Attendons.

L'INSTITUTEUR.

Peu de temps après son retour de Rome, où il avait été envoyé pour des motifs qui ne nous sont pas connus, (2) Luther fut nommé professeur à l'université de Wittemberg, ensuite prédicateur de la ville ; enfin en 1512 il fut fait docteur en théologie. Dans la chaire de prédicateur, comme dans celle de profes

(1) Audin, T. 1, p. 72-80.
(2) Audin, T. 1, p. 88.

seur, il obtint les plus brillants succès. Il était l'idole de la jeunesse des écoles. La malignité, naturelle au cœur humain, aimait surtout à le voir poursuivre de ses sarcasmes et de son ironie amère, une classe de savants qu'on appelait les scholastiques, autrefois très-respectés, mais alors en butte à des haines violentes. Luther excellait dans la satyre ; (1) mais non pas à prêcher purement la parole de Dieu ; car dès les commencements, l'on vit poindre dans ses sermons ces trois grandes erreurs qu'il proclama dans la suite à la face du soleil, et soutint avec une indomptable opiniâtreté : la servitude de la volonté humaine, la justification par la foi seule, et l'inutilité des bonnes œuvres. (2)

Nommé visiteur des couvents de sa province, Luther recommanda dans les divers monastères principalement deux vertus, l'humilité et la charité ; mais avant tout l'humilité qu'il appelait la mère de la charité. (3) C'était bien l'esprit de lumière qui lui mettait à la bouche ces excellents conseils, afin, sans aucun doute, qu'il se les appliquât d'abord à lui-même. Ils lui étaient alors très-particulièrement nécessaires. En effet, l'extraordinaire confiance qu'on lui témoignait dans son ordre, et les applaudissements qu'on lui prodiguait au dehors, suscitaient dans son âme de terribles luttes où la vanité et l'orgueil n'avaient pas

(1) Audin, ch. VI.
(2) Audin, T. 1, p. 109.
(3) Audin, T. 1, p. 115.

toujours le dessous. (1) C'est vers ce temps que ses hardiesses doctrinales deviennent plus grandes et plus scandaleuses encore. C'est vers ce temps aussi qu'à l'exemple de tous les sectaires, il commence à se couvrir du masque de l'hypocrisie et à recourir au mensonge. (2) Un petit reste de chaleur vitale se conserve encore dans son âme, mais l'étincelle menace de s'éteindre bientôt. " Priez pour moi, écrit-il au prêtre Leitzken, car chaque jour m'amène une misère nouvelle. Chaque jour je fais un pas vers l'enfer." (3)

Les tentations de Luther et ses tourmens intérieurs ne diminuaient rien de sa confiance en lui-même et de son mépris pour les autres, surtout pour ses adversaires qu'il traitait dès lors avec une extrême insolence. Dès l'an 1516, il faisait circuler en Allemagne grand nombre d'assertions ou de thèses qu'il nommait ses *paradoxes*, et où il soutenait que l'homme n'est pas libre, qu'il pèche mortellement dans ses meilleures actions ; que la foi seule justifie, et beaucoup d'autres propositions qui devaient paraître autre chose que des *paradoxes*. (4)

Sur ces entrefaites, on commença à prêcher en Allemagne l'indulgence que le Pape Léon X venait d'accorder pour obtenir, par les aumônes qui seraient faites à cette occasion, les sommes nécessaires pour

(1) T. 1, p. 116 et 117.
(2) Audin, T. 1, p. 191-194.
(3) T. 1 p. 120.
(4) Audin, Vie de Léon X, 1 vol., p. 600.

l'achèvement de la magnifique église de *St. Pierre de Rome.* Il paraît qu'il se passa bien des abus dans la collection de ces aumônes et dans les exhortations adressées aux fidèles par certains prédicateurs. (1) Ces abus et, bien plus encore, la jalousie dont se sentirent piqués les Augustins, en voyant la préférence donnée sur eux aux Dominicains, à qui l'on avait confié le soin de prêcher l'indulgence, excitèrent le zèle ou plutôt la colère de Luther. Les succès de Tetzel, chef des Dominicains prédicateurs de l'indulgence, troublaient son sommeil. C'est pourquoi, afin de venger l'honneur de Dieu et celui de son ordre, et plus encore pour profiter d'une occasion favorable de faire du bruit dans le monde, et d'arriver à je ne sais quoi d'inconnu où aspirait sa fougueuse nature, frère Martin, après y avoir sérieusement pensé, mais pourtant de son aveu, (2) sans savoir au juste ce que c'était que l'indulgence, monta en chaire où il attaqua rudement, non pas l'abus des indulgences, mais les indulgences elles-mêmes dont il niait ou révoquait en doute l'efficacité ; foulant aux pieds la tradition de l'Eglise, et prétendant s'appuyer uniquement sur l'Ecriture interprétée par lui-même. Tetzel répondit avec solidité au sermon de Luther, qu'il réfuta par écrit, proposant ensuite follement, au moine Augustin, l'épreuve de l'eau et du feu. Luther répondit à Tetzel : " Je me moque de tes cris comme des braie-

(1) Audin, T. 1, p. 122 et 123.
(2) Audin, T. 1, p. 136 et 201.

ments d'une âne. Au lieu d'eau, je te conseille le jus de la treille ; et en place du feu, hume, mon ami, l'odeur d'une oie rôtie." (1)

Effrayé néanmoins du bruit que faisait partout son sermon, et craignant la colère des puissances, il écrivit, pour la prévenir, des lettres hypocritement soumises, et même basses et rampantes. (2) Il parlait ainsi à l'archevêque de Mayence, prince de la maison de Brandebourg, électeur de l'empire : " Père vénérable en Jésus-Christ, pardonnez-moi, prince illustrissime, si j'ose, argile et poussière, lever les yeux sur votre Sublimité, et lui adresser cette lettre. Jésus, mon Sauveur, m'est témoin que, longtemps enchaîné par le témoignage de ma turpitude et de ma faiblesse, j'ai différé d'accomplir l'œuvre que j'entreprends aujourd'hui, et le front levé, poussé par la fidélité que je dois à mon père en Jésus-Christ : daigne donc Votre Grandeur jeter un regard sur ce grain de sable, et recevoir mes vœux dans sa paternelle clémence..." Il passe ensuite aux abus énormes, mais en grande partie imaginaires, où se laissaient aller les prédicateurs d'indulgences.

A l'abbé de Lehnin, que l'Évêque de Brandebourg, Jérôme Scultet, lui avait envoyé pour le conjurer de ne pas publier son sermon sur les indulgences, il répondit : " Je suis content ; je ferai ce que Sa Grâce demande ; car j'aime mieux obéir que d'opérer des miracles."

(1) Audin, T. 1, p. 139 et 140.
(2) Audin, T. 1, p. 191 et suivantes.

Or, ce frère, si docile et si humble en face de personnages dont il redoutait l'indignation, écrivait à peu près en même temps à son ami Spalatin : " Je ne veux pas qu'ils me croient assez faible, (assez hypocrite, je veux dire,) pour suivre leurs conseils et ne pas publier mon sermon : que la volonté de Dieu soit faite ! Arrière la prudence intéressée des hommes. "

En effet, le sermon fut publié quelques jours après son entrevue avec l'abbé de Lehnin. En outre, le 31 octobre 1517, à midi, le portier du couvent des Augustins affichait sur les piliers extérieurs de l'église de Tous-les-Saints, quatre-vingt-quinze thèses contre les indulgences.

La profession de soumission au jugement de l'église qui suit les quatre-vingt-quinze thèses, n'est qu'un jeu hypocrite, comme il apparaît clairement par ce passage d'une lettre à son ami Spalatin : " A vous, Spalatin, et à nos amis, je déclare que l'indulgence n'est qu'une momerie. Je sais bien que j'ameute contre moi six cents minotaures, rhamanthotaures." (1) Mais qu'est-ce que cela lui fait ?

Les humanistes, classe de savants opposés aux Scholastiques, applaudirent aux thèses de Luther. Erasme personnage prodigieusement influent sur ses contemporains, et alors dans toute sa gloire, les loua, par aversion pour les moines qui les combattaient chaudement. Ces suffrages valurent un immense succès, par toute l'Allemagne, aux propositions anti-catholiques de frère Martin.

(1) Audin, T. 1, p. 204.

Cité à Rome, pour y comparaître dans l'espace de soixante jours, devant des juges nommés par le Pape, il réussit enfin, par l'intervention de ses puissants protecteurs, notamment de Frédéric, électeur de Saxe, à obtenir que sa cause serait jugée en Allemagne.

Au reste, que ce jugement fût porté à Rome ou en Allemagne, Luther était bien résolu à ne pas s'y soumettre, s'il condamnait sa doctrine, car voici comment il s'en exprime : " Si Rome pense et enseigne, ce que je refuse de croire, comme Sylvestre Priérias (un de ses adversaires), je déclare ouvertement, que l'Antechrist siége dans le temple de Dieu, Babylone règne dans Rome empourprée, et la cour de Rome est la synagogue de Satan. Si Rome soutient Priérias... Si le Pape et les Cardinaux ne ferment pas la bouche à ce Satan, je le confesse à la face du ciel, je me sépare de l'Eglise, je renie le Pape et les Cardinaux, et je tiens l'Eglise romaine pour l'abomination assise dans le lieu saint." Si Rome et les Romanistes pensent comme Sylvestre Priérias, tout est dit, plus d'autres remèdes pour arrêter leurs fureurs impies, que de crier aux princes : Empereurs et rois, liguez-vous pour écraser ces pestes, non plus par la puissance de la parole, mais par celle du glaive." (1)

LE MÉDECIN.

Oh ! Oh ! Et les leçons d'humilité naguère données aux autres moines avec tant d'insistance, par frère Martin ! C'est un élève de la première classe du grand

(1) Audin, T. 1, p. 255.

maître de la douceur, qui appelle ainsi l'extermination, non pas seulement sur ses frères, mais encore sur son père et sa mère!... Mais c'est un furieux que cet homme-là.

BOIRUDE.

Convenez, M. Constant, que ce jeune moine ne manquait pas de courage, et que, comme l'on dit, il ne devait pas avoir froid aux yeux.

TEISSIER.

Convenez, Boirude, que ce jeune moine ne ressemble guère aux Saints dont nous avons lu les vies quelquefois ensemble.

L'INSTITUTEUR.

Or, peu de jours auparavant, ce même homme écrivait à Léon X les lignes suivantes : " Très-Saint Père... Vivifiez, tuez, appelez, rappelez, approuvez, réprouvez; votre voix est la voix du Christ qui repose en vous." (1)

LE MÉDECIN.

Luther est un franc hypocrite.

BOIRUDE.

Je n'aime pas cette espèce de gens-là. Car un hypocrite et un lâche c'est la même chose.

PRADIER.

Nous avons souvent entendu, dans l'Evangile que nous lit M. le Curé, au prône du dimanche, Notre Seigneur lancer de terribles anathèmes contre les hypocrites. Mais voyons encore ce que M. l'instituteur peut avoir à nous dire de ce pauvre moine qui me paraît s'en aller passablement à la dérive.

---

(1) Audin, T. 1, p. 241.

L'INSTITUTEUR.

Puisque nous en sommes sur l'article de la franchise, voici un autre exemple de la bonne foi du fameux Saxon :

Dans les premiers jours de mars 1519, Luther écrivait au Pape une lettre où il lui disait entr'autres choses : " Devant Dieu et devant la création, j'affirme que je n'ai jamais eu la pensée d'affaiblir ou d'ébranler l'autorité du Saint-Siége. Je confesse que la puissance de l'Eglise Romaine est au-dessus de tout ; au ciel ni sur la terre, il n'est rien au-dessus d'elle, Jésus excepté." (1) Et le 12 du même mois, il avait écrit à son ami intime, George Spalatin : " Je vous le dis à l'oreille, je ne sais si le Pape est l'Antechrist en personne, ou seulement son apôtre." (2) Je pourrais citer bien d'autres traits de ce genre, mais il ne faut pas interrompre plus longtemps le fil de notre narration.

Le Pape envoya en Allemagne successivement un légat et un nonce, Cajétan et Miltitz, pour tâcher de ramener Luther. Mais tous les deux échouèrent contre le mauvais vouloir du moine, et Miltitz fut complètement dupe de ses roueries et de sa mauvaise foi. (3) Après diverses autres tentatives inutiles, et quand il eut poussé la longanimité jusqu'aux dernières limites, et peut-être au-delà, Léon X se décida enfin à condamner Luther. Le 15 juin 1520, il promulgua une bulle où il énumère et condamne grand nombre d'erreurs de frère Martin. Cette bulle respire la tendresse d'un père et la fermeté du successeur de St. Pierre. Le

(1) Audin, T. 1, p. 309 et 310. (2) p. 313.
(3) Audin, T. 1, p. 306-318 et 361 et suiv.

Pape y rappelle tout ce qu'il a fait pour ramener Luther, et l'obstination de ce prêtre indocile. Toutefois il lui offre encore le pardon et à tous ses complices, pourvu que dans soixante jours il se repente sincèrement, et fasse connaître son repentir au père commun des fidèles. (1)

Au lieu de se repentir, à peine Luther a-t-il connaissance de la bulle qui le condamne, qu'il s'élève contr'elle avec une souveraine arrogance. Il écrit au Duc Jean de Saxe, le 30 septembre 1520. " J'ai lu un exemplaire des lettres apostoliques, ou plutôt apostatiques. " A Spalatin, 4 Novembre, 1520, " Depuis le commencement du monde, quel démon a jamais parlé aussi impudemment contre Dieu ? Mais que puis-je dire ? Je ne saurais exprimer la grandeur des blasphêmes de cette bulle... Je suis convaincu que le dernier jour du monde approche. Beaucoup de fortes preuves me font voir que le règne de l'antechrist touche à sa fin. " Au même Spalatin, 13 novembre. " Nous ne craignons pas l'excommunication bullatique, quoique j'aie appris que deux Evêques doivent procéder contre moi. " (2)

Luther, prévoyant bien qu'il serait condamné à Rome, avait déjà appelé du Pape au futur concile. Il renouvelle son appel, après sa condamnation, et conjure le Sérénissime et illustrissime empereur Charles, les électeurs de l'empire, les princes, les comtes, les ba-

---

(1) Audin, T. 1, p. 401 et s.
(2) Audin, T. 1, p. 420 et 421.

rons, les nobles, les sénateurs, toute la magistrature chrétienne de la Germanie et tout homme qui, dans ces contrées, a des sentimens nobles et élevés, de se joindre à lui, d'adhérer à son appel et de résister à la folle et très-impie tyrannie du Pape. (1)

Mais les paroles ne suffisent point à ce génie fougueux, il lui faut des actes. C'est pourquoi Luther fait publier dans tout Wittemberg, que le 10 décembre, il brûlera publiquement la bulle qui le condamne. En effet, ce jour-là, vers neuf heures du matin, au milieu d'un grand concours de peuple et d'écoliers, et parmi quelques docteurs de l'université et plusieurs frères Augustins, le docteur Martin Luther brûla la bulle de Léon X et les constitutions des Papes ses prédécesseurs.

Le lendemain étant monté en chaire, il dit à ses auditeurs : " J'ai fait incendier hier, en place publique, les œuvres sataniques du Pape. Il vaudrait mieux que ce fût le Pape, je veux dire le siége pontifical, qui eût ainsi brûlé---- Si vous ne rompez avec Rome, point de salut pour vos âmes---- Que tout chrétien réfléchisse bien qu'en communiquant avec les papistes, il renonce à la vie éternelle. Abomination sur Babylone ! Tant que j'aurai un souffle de vie dans la poitrine, je dirai : abomination ! " (2) La révolte est consommée.

LE MÉDECIN.

Oh ! oui, consommée irrévocablement sans aucun doute, et avec une audace inouïe. Quelle furieuse et impu-

(1) Audin, T. 1, p. 420 et 421.
(2) Audin, T. 1, p. 423 et 424.

dente nature que votre Luther ! Et c'est pourtant de ce saint-là que beaucoup d'Allemands se disputent les reliques ! Vive la bonhomie allemande !

L'INSTITUTEUR.

En 1521, pour remédier aux désordres de l'Allemagne, l'empereur Charles V convoqua à Worms une diète ou assemblée générale de tous les ordres de l'empire.

Cité à y comparaître, Luther part de Wittemberg, muni de deux sauf-conduits, l'un de l'empereur et l'autre de Frédéric, électeur de Saxe, qu'il avait vivement sollicités. Le moine savait parfaitement, et par les assurances qu'il avait obtenues, et par les dispositions du jeune empereur, et par l'état des esprits en Allemagne, qu'il ne lui arriverait aucun mal. C'est pourquoi l'intrépidité qu'il fait paraître à son départ et tout le long du chemin, n'excite aucun intérêt dans le lecteur. Il n'y voit qu'une comédie. (1)

Introduit devant la diète, Luther biaise au premier interrogatoire et demande du temps pour répondre. Mais le lendemain rassuré de plus en plus par les sympathies que lui témoignaient divers membres de l'assemblée et beaucoup de nobles chevaliers, Luther parla avec une assurance entière et refusa formellement de rétracter quoi que ce fût. Il se sentait bien soutenu. (2) Après le dernier interrogatoire, on afficha sur les murailles du palais un placard manuscrit où l'on lisait :—" A vous, papistes, à vous, Archevêque de

(1) Audin, T. 2, p. 101 et 102.
(2) Audin, T. 2, p. 119-129.

Mayence, guerre à mort vous jurent quatre cents chevaliers, et sous la foi du serment ; parce que vous avez voulu opprimer le juste du Seigneur. Gare à vous : nous serons bientôt huit mille. (1)

Avant la fin de la diète, l'empereur Charles V porta un édit sévère contre Luther. Il défend, sous peine du crime de lèse-majesté, de donner aucun asile au moine Augustin, à partir du 15 mai, jour où expirait le sauf-conduit dont il était porteur ; il commande de se saisir de sa personne et de le garder, jusqu'à ce que la justice ait décidé du sort du prisonnier. Il ordonne de brûler en Belgique et en Allemagne tous ses livres latins et allemands. Il menace de peines sévères les libraires et imprimeurs qui publieraient ou vendraient quelques-uns des écrits du moine, ou qui se permettraient de vendre des caricatures contre le Souverain Pontife, l'Eglise romaine, les prélats, les princes ou les universités. Il ordonne enfin qu'à l'avenir aucun ouvrage traitant de matières religieuses ne paraisse qu'après avoir été soumis à la censure de l'Ordinaire ou de la faculté de théologie la plus voisine de l'université locale. (2)

Or, le lendemain même, après qu'on eût brûlé publiquement a Worms, conformément à l'édit, les livres de Luther, le libraire de la ville allait en offrir de porte en porte, et jusque dans la maison de l'empereur. (3)

L'électeur de Saxe et l'électeur Palatin, les deux plus puissants patrons de Luther, ne signèrent pas l'édit

(1) Ibid. p. 130.
(2) Audin, T. 2, 156. (3) Ibid.

impérial; ils avaient eu soin de quitter la diète avant qu'il ne fût porté. Par là ils conservaient plus de liberté pour favoriser le novateur.

Afin de dérober son protégé à la vindicte des lois, sans se compromettre lui-même, l'électeur Frédéric, du consentement de Luther, le fit enlever sur la route, comme il s'en retournait à Wittemberg, et conduire secrètement au château de la Wartbourg. (1)

Luther, dans sa retraite, ne donnait au sommeil que deux ou trois heures chaque jour. Le reste du temps était, en très-grande partie, consacré soit à entretenir une correspondance très-suivie avec ses amis, pour leur donner conseil, exciter leur zèle et soutenir leur courage ; soit à la composition d'un très-grand nombre d'écrits destinés à développer et à défendre sa doctrine et à la propager au loin. Dans ces divers ouvrages, il combat le célibat ecclésiastique que le diable, dit-il, a inventé ; il tâche d'établir que la confession est d'institution humaine ; il attaque le culte des Saints comme idolatrique, le sacrifice de la messe, le purgatoire qui n'est qu'une déception, l'ordre, cérémonie vaine ; l'extrême-onction, pratique récente ; les vœux monastiques, invention humaine. (2)

C'est au château de la Wartbourg, très-probablement, qu'eut lieu sa fameuse dispute avec le diable, touchant les messes privées.

---

(1) Audin, T. 2, p. 161.
(2) Audin, T. 2, p. 248.

BOIRUDE.

Une dispute avec le diable ! Oh ! oh ! Racontez-nous-en donc l'histoire, M. l'instituteur. J'ai vu bien des disputes et des chamaillis, en ma vie, mais jamais avec le diable, et à propos de la messe. Ça doit être extrêmement intéressant.

L'INSTITUTEUR.

Eh ! bien donc, une nuit le diable, touché de compassion sans doute pour le triste état de l'âme de frère Martin, apparut au moine et lui apprit que pendant quinze ans, il s'était rendu coupable, chaque jour, d'idolâtrie et de sacrilége, en célébrant la messe d'une manière toute contraire à l'institution de Jésus-Christ. Luther se défendit de son mieux, mais enfin vaincu par son adversaire, il fut contraint d'adopter les conclusions suivantes, par lesquelles Satan termina son discours : " Tu n'as donc pas consacré, tu n'as offert que du pain et du vin comme les autres païens ; par un trafic infame et injurieux à Dieu, tu as vendu ton ouvrage aux chrétiens, servant, non à Dieu, non à Jésus-Christ, mais à ton ventre. Quelle est cette abomination inouïe au ciel et sur la terre ? " (1) Dès-lors Luther qui raconte lui-même cette dispute comme un fait très réel, cessa de dire la messe.

TEISSIER.

Sans doute ça ne fit pas pleurer les Anges.

BOIRUDE.

Mais ce diable-là n'est pas comme les autres ; c'est un bon diable. Les autres diables nous portent à mal

(1) Audin, T. 2, p. 185 et suiv.

faire ; et celui-là s'efforce de retirer Luther de l'idolâtrie et du sacrilége ! comme c'est étrange !

L'INSTITUTEUR.

Luther à la Wartbourg, que les protestants appellent la Patmos de leur grand apôtre, était en proie à des tentations bien humiliantes. " Ah ! dit-il, c'en est fait, je ne puis plus gémir, ni prier : la chair me brûle, cette chair indomptée qui bout en moi, quand ce devrait être l'esprit. Paresse, sommeil, molesse, luxure, toutes les passions m'assiégent. " Au reste, il n'avait pas lieu, d'après ses principes, de s'alarmer beaucoup et l'on pourrait croire, sans témérité, qu'en effet il ne se mettait pas trop en peine de ces attaques des passions mauvaises, quand on voit, tracées de sa main, en ce temps-là même, à son ami Mélanchthon, ces lignes inqualifiables : " Sois pécheur et péche énergiquement, mais que ta foi soit plus grande que ton péché.... Il nous suffit que nous ayions connu l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, le péché ne peut détruire en nous le règne de l'agneau, quand nous nous rendrions coupables de fornication ou de meurtre mille et mille fois par jour." (1)

LE MÉDECIN.

Quelle épouvantable doctrine ! Mais si elle venait à prévaloir dans le monde, il serait plus sûr de choisir sa demeure parmi les bêtes féroces que parmi les hommes.

---

(1) Audin, T. 2, p. 167 et 168.

PRADIER.

M. le Curé nous a souvent lu l'endroit de l'Evangile que Monsieur l'instituteur nous rappelait tantôt, et où Notre Seigneur nous assure que la voie du ciel est étroite, et qu'il n'y en a pas beaucoup qui la suivent jusqu'au bout. Mais si l'on peut aller en paradis en forniquant et en tuant mille fois par jour ; c'est-à-dire, (car la fornication et le meurtre ne sont signalés ici que par manière d'exemples,) si l'on peut aller au ciel en commettant toute espèce de crimes et aussi souvent que l'on voudra, pourvu qu'on ait soin d'en charger l'Agneau de Dieu, en croyant fermement qu'il est mort pour nos péchés, il me semble que le chemin du souverain bonheur est d'une largeur immense et parfaitement uni.

LE MÉDECIN.

C'est le plus superbe rail-road qui existe et les chars y sont incomparablement plus confortables que nulle part ailleurs.

TEISSIER.

Et mon pauvre Saint Antoine qui a fait de si rudes pénitences ! Le bon homme, pourquoi faut-il qu'il n'ait pas connu le catéchisme du docteur Luther ?

BOIRUDE.

S'il avait seulement parlé de quelques rasades en de certaines occasions, je lui aurais pardonné, autrefois surtout. Mais, mille et mille assassinats---- par jour ! Mes amis, franchement je crois que le diable qui a eu la charité de venir lui apprendre qu'il ne devait plus dire la messe, vaut beaucoup mieux que lui.

L'INSTITUTEUR.

Cependant les livres de Luther contre le célibat ecclésiastique, répandus dans toute l'Allemagne, portaient leur fruit. Plusieurs moines et plusieurs prêtres quittaient leurs églises ou leur couvent pour se marier; quelques-uns même n'ayant pas assez d'une femme, en prenaient deux, et Luther déclarait qu'il ne trouvait rien dans l'Ecriture qui fût contraire à cette pratique. (1)

Si le frère Martin avait lieu de se réjouir dans sa retraite, du désordre que produirait sa doctrine dans l'antique Eglise, il dut s'affliger amèrement de voir plusieurs de ses disciples ou bien de nouveaux venus, s'insurger contre lui à Wittemberg même, et prétendre devenir, à leur tour, réformateurs en chef. Bientôt son orgueil ne pouvant plus supporter ce qu'il regardait comme le comble de l'audace, il quitta la Wartbourg et revint à Wittemberg, malgré les instances de l'électeur Frédéric qui craignait la colère de l'Empereur. Luther demande aux novateurs, *qui leur a donné leur mission, et où en sont les signes; quels miracles ils opèrent?* Les *prophètes*, c'est ainsi qu'ils se nommaient, lui renvoient la même question, comme il était bien naturel de s'y attendre. Ne pouvant triompher d'eux par la parole, le docteur Martin *sollicite* et *obtient de l'électeur un arrêt de proscription contre ses adversaires.* (2) Telle était sa TOLÉRANCE! Débarrassé des *prophètes*, Luther prêche et écrit sans relâche contre la doctrine catholique, il enseigne que tous

(1) Audin, T. 3, p. 94.
(2) Audin, T. 2, p. 311 et 312.

les chrétiens, tous les croyants sont prêtres, évêques et papes. (1) Ailleurs que l'homme est esclave de la nécessité en tout, que tous ses actes sont autant de péchés mortels, qu'il pêche mortellement même en faisant le bien. (2) Que les âmes pieuses qui font le bien pour gagner le royaume des cieux, non seulemeut n'y parviendront jamais, mais qu'il faut même les compter parmi les impies ; et qu'il est plus urgent de se prémunir contre les bonnes œuvres que contre le péché. Que la plus haute perfection de la foi, c'est de croire que Dieu est juste, quoiqu'il nous rende nécessairement damnables par sa volonté, et qu'il paraisse se complaire aux tourments des malheureux. " Dieu nous plaît quand il couronne les indigents ; il faut qu'il nous plaise quand il damne les innocents... C'est là le véritable Evangile, et une inspiration que m'a donnée le St. Esprit. L'empereur, le pape et tous les diables n'oseraient y toucher. (3)

LE MÉDECIN.

O ! mes amis ; quels horribles blasphêmes !

MORIN.

On nous a souvent répété ces paroles de l'Ecriture : " Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces : ce commandement me paraît souverainement juste. Mais si ce Dieu, que nous devons aimer ainsi, ressemblait au Dieu de Luther, je regarderais cette obligation comme la plus affreuse tyrannie.

---

(1) Ibid, p. 327.
(2) Ibid, p. 432-433.
(3) De servo arbitrio, cité par Nicolas, T. 3, p. 329.

BOIRUDE.

Il serait plus facile d'aimer le diable de Luther que d'aimer son Dieu.—[*Grands éclats de rire.*]—Et sans doute, mes amis, le diable de Luther prend la peine de quitter son trône infernal pour mettre fin à quinze années de sacriléges et d'idolâtrie, où le Dieu de Luther avait jeté ce pauvre moine par sa toute-puissante malice.

LE MÉDECIN.

Votre raisonnement, Boirude, me paraît sans réplique.

L'INSTITUTEUR.

Luther n'est pas tellement absorbé par l'exposition et le développement de sa doctrine, qu'il ne puisse s'occuper d'autres affaires, toujours néanmoins dans l'intérêt du saint Evangile. Le voici qui écrit à ses sœurs, les nonnettes, pour les inviter, les exhorter à imiter les moinillons, leurs frères, lesquels ont quitté leurs cloîtres pour obéir à ce commandement du Très-Haut : "Croissez et multipliez-vous." Quelques-unes se montrent dociles à sa voix, et s'en vont à Wittemberg lui demander des maris. Il travaille et réussit à les en pourvoir. Enfin, après avoir donné des femmes à beaucoup d'autres, en 1525, il en prend une pour lui-même. C'était bien juste. Elle se nommait Catherine Bora. C'était une ci-devant religieuse Bernardine, du monastère de Nimptsch, Misnie, âgée de 26 ans, qui s'était fait enlever, par un beau jeune homme, chaud disciple de Luther, très-zélé pour le nouvel évangile qu'il croyait fort bien pratiquer, en escaladant les murailles

des cloîtres, pour y séduire de pauvres filles, ou bien pour venir en aide à celles que la doctrine perverse du Saxon avait déjà séduites. Il avait entrepris l'expédition de Nimptsch, à l'instigation expresse de Luther. (1)

Catherine, comme il est facile de le présumer d'après ce qui vient d'être dit, n'était pas sans défaut. Elle était avare, légère, bavarde, hautaine et capricieuse. (2) On l'accuse même, et jamais les protestants n'ont pu détruire cette accusation, on l'accuse d'avoir mené à Wittemberg, depuis sa sortie du couvent jusqu'à son prétendu mariage, une conduite tellement licencieuse, que peu de jours après ses noces elle aurait mis au monde son premier né, André. (3)

Ce mariage fit rougir beaucoup de disciples et d'amis de Luther, et valut à l'ex-frère Martin, de la part des catholiques, une averse de plaisanteries et de sarcasmes. Voici la fin d'un chant nuptial composé en son honneur :

Adieu, cuculle, adieu, chappe,
Adieu, prieur, gardien, abbé,
Adieu l'obéissance.
Vive la joie !

Adieu, prières, heures et vœux,
Adieu, crainte et pudeur,
Adieu la conscience.
Vive la joie ! (1)

Luther se consolait de tous ces malins propos par les jouissances de son nouvel état, qu'il décrit avec un cy-

(1) Audin, T. 3, p. 174. (2) Ibid. (3) Audin, T. 3, p. 158-165.
(1) Audin, T. 3, p. 541.

nisme révoltant ; et plus encore peut-être par l'effet qu'il se promettait de son hymen. Il ne se trompait pas dans ses prévisions, car ses nôces étaient à peine célébrées, qu'on vit grand nombre de vierges folles et des moines libertins sortir de leurs couvents, et rendre l'Allemagne témoin d'unions que l'Eglise regarde comme incestueuses ; mais l'exemple de Luther venait d'en faire une œuvre méritoire. (1) Ces moines apostats et mariés étaient, pour le nouvel apôtre, de puissants auxiliaires. Il pouvait compter sur eux à toujours. Car, mes amis, on voit bien quelquefois des filles perdues, des pécheresses publiques, comme Magdeleine, changer de vie et se convertir ; mais a-t-on jamais vu un prêtre qui a pris femme, revenir sur ses pas ?

BOIRUDE.

Et quoi ! ce sont ces moines et ces nonnes dévergondées qui sont les ancêtres spirituels des protestants ?

L'INSTITUTEUR.

Oui, cela est certain. C'est à eux qu'ils doivent le jour. Ce sont ces apostats qui ont été les premiers et les plus ardents propagateurs du nouvel évangile que vous a prêché, l'autre jour, cet inconnu dont la parole vous a fait une si vive impression.

LE MÉDECIN.

Cela m'explique les sympathies de beaucoup de protestants de nos jours, pour les prêtres qui prennent femme, ne fût-ce que pour un temps. Tel est le principal mérite d'un certain moine et prêtre apostat, du

(1) Audin, T. 3. p. 168.

nom d'Achilli, réfugié en Angleterre, et devenu l'idole des protestants, à tel point qu'ils accouraient partout en foule aux lectures qu'il leur faisait. Un très-honnête et très-illustre catholique Anglais s'étant permis de dévoiler, preuves en main, les turpitudes de ce ci-devant moine, la justice protestante l'a condamné d'abord à une amende monstre, 10,000 louis. Flagellée par la presse de toute l'Europe, elle s'est ensuite réduite à cent livres sterling ; mais n'a pas eu le courage de déclarer innocent, l'un des plus honorables sujets de Sa Majesté Britannique, dont tout le délit consistait à avoir réduit au néant les infâmes calomnies d'un étranger, contre l'Eglise catholique, en étalant aux yeux du public Anglais ce qui était juridiquement, ou du moins publiquement avéré dans tous les lieux qu'Achilli avait souillés de sa présence et plus encore de ses faits et dires.

TEISSIER.

Mais nous avons, m'a-t-on dit, ici en Canada, quelques misérables prêtres qui, s'étant faits protestants, ont aussi pris femme ; moyennant quoi, ils ont été reçus et traités fort honorablement par les petits-fils et petites-filles du moine Luther et de la nonne Bora.

MORIN.

Oh! je comprends maintenant pourquoi un certain monsieur protestant étant venu chez moi l'autre jour, me parla avec chaleur du mariage des prêtres. Il aurait sans doute voulu nous voir devenir fils de prêtres et de nonnes. Alors nous n'aurions pas tardé à devenir frères de tout point.

LE MÉDECIN

Remarquons cependant que tous les protestants ne pensent pas de la même manière sur ce sujet. Il en est beaucoup qui estiment singulièrement nos prêtres célibataires et nos excellentes sœurs de charité ; j'en connais plus d'un.

BOIRUDE.

Bon ! bon ! Mais je vous prie, M. l'instituteur, peut-on voir la suite de cette comédie ?

L'INSTITUTEUR.

Tout n'était pas comédie alors en Allemagne ; car tandis que Luther célébrait ses infâmes noces, la terre y buvait le sang de CENT MILLE paysans qui pouvaient à bon droit reprocher à ce funeste génie leur triste sort.

Luther avait foulé aux pieds l'autorité spirituelle ; les paysans et leurs chefs crurent qu'ils pouvaient bien en faire autant de l'autorité temporelle.

Luther avait appelé l'extermination et la ruine sur les évêques, princes temporels. (1) Mais comme les princes séculiers étaient plus méchants, sans contredit, que les princes ecclésiastiques, il était tout naturel de faire à ceux-là l'application de ce qu'on disait de ceux-ci.

Luther, après la diète de Nuremberg en 1524, avait proclamé, dans un manifeste qui courut l'Allemagne, que l'empereur et les princes étaient les plus grands fous de l'univers, des tyrans, des oppresseurs, des ennemis de Dieu et de son Evangile, beaucoup plus méchants que le Turc lui-même. N'y avait-il pas autant de rai-

(1) Audin, T. 3, p. 10.

son de se délivrer de leur joug que de celui des évêques ? Sans aucun doute. Cette conclusion si naturelle, les *prophètes* la tirèrent et la signalèrent aux paysans, qui n'eurent pas de peine à en voir la justesse. Ils prirent donc les armes et formèrent bientôt une armée redoutable, qui portait partout le pillage, l'incendie et la mort. Que fit alors Luther ? Ignorant que Munzer, prêtre apostat comme lui, mais son ennemi implacable, était l'âme de l'insurrection, et que, par suite, il avait autant à craindre de la victoire des paysans que les princes eux-mêmes, il adressa à ceux-ci un manifeste, où il leur donnait de nouveau les épithètes de fous, de tyrans et d'ennemis de l'Evangile : il les menaçait de la colère de Dieu qui allait fondre sur leurs têtes, s'ils ne se corrigeaient. Ce n'était pas les paysans qui s'insurgeaient contre eux, c'était Dieu qui venait les visiter dans leur tyrannie. C'est pourquoi ce qu'ils avaient de mieux à faire, c'était de pactiser avec ces hommes, instruments de la colère divine. " Enhardis par ce manifeste, dit Audin, et sûrs désormais de l'assistance de Luther, les paysans se levèrent en masse." (1)

Mais bientôt le Saxon s'aperçoit que Munzer est le chef principal des paysans révoltés. Alors il se hâte de changer de langage et de conduite. Au lieu de continuer à exhorter les princes à faire des concessions aux paysans, il écrit à ceux-ci pour leur prêcher l'obéissance passive et les exhorter à la patience sous la ty-

(1) T. 3, p. 22-23.

rannie de leurs Seigneurs. Il ose bien demander des miracles à leur prophète. (1)

Pour toute réponse, Munzer envoie à Luther le passage suivant d'un de ses écrits :—" Attendez, messeigneurs les Evêques, larves du diable, le docteur Martin veut vous faire lire une bulle qui sonnera mal à vos oreilles : bulle luthérienne : Quiconque aidera de son bras, de sa fortune, de ses biens à ruiner les Evêques et la hiérarchie épiscopale, est un bon fils de Dieu, un vrai chrétien qui observe les commandements du Seigneur."

Les insurgés refusent donc d'obéir à Luther. Alors il prêche le meurtre des paysans comme il ferait celui d'un troupeau.

Ecoutez l'hymne de sang qu'il fait retentir aux oreilles des princes : " Allons, mes princes, aux armes ! frappez ! aux armes ! percez ! les temps sont venus, temps merveilleux où, avec du sang, un prince peut gagner plus facilement le ciel, que nous autres avec des prières. Frappez, percez, tuez, en face ou par derrière : car rien n'est plus diabolique qu'un séditieux : c'est un chien enragé qui vous mord, si vous ne l'abattez." " Il ne s'agit plus de dormir, d'être patient ou miséricordieux : le temps du glaive et de la colère n'est pas le temps de la grâce." " Si vous succombez, vous êtes martyrs devant Dieu, parce que vous marchez dans son Verbe ; mais votre ennemi, le paysan révolté, s'il succombe, n'aura en partage que l'enfer éternel, parce

(1) Audin, T. 3, p. 27-29.

qu'il porte le glaive contre l'ordre du Seigneur, c'est un enfant de Satan. (1)

Les paysans sont défaits et hâchés comme de la paille. Luther avait recommandé qu'on ne fit pas de quartier. Même après la victoire, il veut que ses chers princes soient impitoyables. La pitié serait un crime à ses yeux. (2) Voyez donc s'il faut lui imputer le sang de ces malheureux. Mais lui-même le revendique en ces termes : " Le sang des paysans, c'est moi qui l'ai versé, par ordre de Dieu, et quiconque a succombé dans cette lutte, est perdu de corps et d'âme, et appartient au démon." (3) Quel langage !

Or, voulez-vous savoir, mes amis, ce que c'est que le paysan aux yeux du barbare Luther ? Il va vous le dire : " A l'âne, du chardon, un bât et le fouet ; c'est le Sage qui le dit ; aux *paysans de la paille d'avoine.* Ne veulent-ils pas céder ? Le bâton et la carabine ; c'est le droit. Prions pour qu'ils obéissent, sinon point de miséricorde : si on ne fait siffler l'arquebuse, ils seront cent fois plus méchants. (4)

BOIRUDE.

Quel homme abominable ! Ah ! que l'on vienne encore nous en faire l'éloge : on sera bien reçu, je vous l'assure.—Hier, ce beau parleur, avec son discours emmiellé, s'est donc moqué de nous impudemment. Ça ne lui portera pas bonheur ; car s'il revient ici,

(1) Audin, T. 3, p. 32.
(2) Audin, T. 3, p. 45 et 46.
(3) Audin, T. 3, p. 44.
(4) Audin, T. 3, p. 45.

moi, Boirude, sans être malhonnête, je ne laisserai pas que de lui parler vertement et de le prier de nous laisser tranquilles chez nous, avec nos prêtres et nos nonnes qui valent un peu mieux que le prêtre Luther et la nonne Bora.

L'INSTITUTEUR.

Après la défaite sanglante du parti de Munzer, Luther ne put néanmoins jouir de la paix. Comme il s'était révolté contre l'Eglise, ainsi de toutes parts on se révoltait contre lui. L'anarchie la plus complète envahit partout les intelligences. (1) Luther essaya de la dominer en recourant au sabre et à la carabine des princes, à qui, en récompense, il jetait en pâture les biens des églises et des monastères : et voilà, mes amis, selon le témoignage d'un roi protestant de Prusse, la cause principale des succès du moine saxon, la cupidité des princes et des grands seigneurs satisfaite aux dépens de l'Eglise. (2)

Il serait inutile et fastidieux de vous donner le récit détaillé de ce que fit et dit Luther pendant le reste de sa vie, communément assez monotone. En général, il continua de demeurer à Wittemberg, sous la protection de l'électeur Frédéric, et de son successeur, le duc Jean, enrichis par lui, l'un et l'autre des dépouilles de l'Eglise. Il écrivait, il prêchait, et gouvernait les prétendues églises qu'il avait fondées. Il élevait ses enfants qu'il aimait beaucoup, cultivait un petit jardin, conversait avec sa Kettha ou Catherine

(1) T. 3, p. 81-83.
(2) Nicolas, Etudes sur le Christianisme, T. 3, p. 257, 7e Edit. in-12.

dont les caprices lui firent passer plus d'un mauvais quart d'heure. Enfin il se rendait tous les soirs, les dimanches et les fêtes exceptés, à une auberge, nommée l'*Aigle noir*. Là il passait de grandes heures à tenir des propos gaillards et souvent plus que gaillards, avec quelques autres bons vivants qui étaient aussi fidèles que lui à ce lieu de rendez-vous. Pour se mettre en belle humeur, on buvait de fortes rasades de bière Allemande. Luther ne le cédait à personne sous ce rapport.

La bière et le vin lui servaient à noyer les pensées de tristesse et de désespoir dont il fut souvent assailli, dans cette période de son existence. Il vécut et mourut dans un état de médiocrité voisine de la gêne. Il faisait néanmoins volontiers l'aumône à de plus pauvres que lui. En 1539 et 1540, vivement pressé par les sollicitations de Philippe, landgrave de Hesse, zélé et puissant protecteur du luthéranisme, Luther et ses principaux disciples rédigèrent une consultation qu'ils signèrent, où ils *permettaient au Prince d'avoir deux femmes à la fois*. Ils recommandaient le secret. On peut voir dans Audin, T. 3, chap. XXI, l'histoire de cette infamie, et dans le même volume, p. 449, les noms des signataires. Ce sont les coryphées de la prétendue réforme.

Enfin vient l'heure fatale. Luther avait vécu près de 62 ans. Il ne devait pas pousser plus loin sa carrière. Avant de mourir, il voulut faire ses adieux à la papauté ; les voici :

"L'âne qui porte ses sacs au moulin et vit de chardons, peut juger ce que c'est que Rome ; car l'âne sait qu'il est âne, et non vache.... La pierre sait qu'elle est pierre ; l'eau qu'elle est eau, et ainsi de chaque créature. Mais ces furibonds de papes-ânes ne savent pas qu'ils sont ânes.....

.....

Or, sus, empereurs, rois, princes et seigneurs, mettez-moi la main sur le Pape ; que Dieu ne bénisse pas les mains paresseuses ! Enlevez-lui Rome, la Romandiole, Urbin, Bologne et tout ce qu'il possède : c'est un détenteur de mauvaise foi.... il a volé l'empire. Pape, Cardinaux, pendez-moi tout cela, et arrachez-leur la langue comme à des blasphémateurs, et hissez-les à un gibet, comme ils y plantent leurs bulles.

"Vraiment, si j'étais empereur, je sais bien ce que je ferais. De toute cette canaille de Pape, de Cardinaux et de famille papale, je ferais un paquet que je coudrais dans un sac. A Ostie, pas loin de Rome, à trois milles, est une petite rivière qu'on nomme mer de Toscane, bain merveilleux pour guérir plaie, pustule, et toute espèce de maladie papale. Là tout doucettement je les plongerais. S'ils avaient horreur de l'eau, car énergumènes et fous sont hydrophobes, je leur adjoindrais une pierre, celle sur laquelle leur Eglise est fondée, et puis les clefs qui leur servent à lier et à délier tout ce qui est dans le ciel et sur la terre.... A leur cou je suspendrais les décrets, les décrétales, les clémentines, les extravagantes, les bulles, les indulgences, le beurre

et le fromage, et je réponds qu'en une demi-heure ils seraient guéris de toutes leurs souillures....

"Gloire à Dieu, j'ai démontré que le Pape, qui se vante d'être le chef visible de l'Eglise, le vicaire du Christ, n'est que le prince de l'Eglise maudite, le vicaire de Satan, l'ennemi de Dieu, l'adversaire du Christ, le docteur de mensonges, que Dieu me soit en aide. Amen." (1)

Voilà le chant du cygne de Wittemberg.

LE MÉDECIN.

Voilà le râle dn tigre qui meurt altéré de sang.

TEISSIER.

Toujours du moins, ce premier Saint protestant ne ressemble guère à ceux dont j'ai coutume de lire la vie.

LE MARGUILLIER.

Ceux-là, à l'exemple de Jésus-Christ, priaient pour leurs persécuteurs et leurs bourreaux ; tandis que celui-ci charge d'horribles imprécations des hommes qui ne lui ont jamais fait de mal.

BOIRUDE.

Ce sont vraiment de drôles de corps que ces Allemands, qui s'en vont ramasser les reliques d'un si méchant Saint. Ils devraient bien craindre qu'elles ne leur portassent malheur.

L'INSTITUTEUR.

Résumons maintenant et retraçons en peu de paroles les principaux traits déjà signalés de la figure de Luther ; nous en ajouterons en même temps quelques

(1) Audin, T. 3, p. 476 et 477.

autres qui achèveront de la dessiner et de lui donner le coloris qui lui est propre.

1o. *Opiniâtreté de Luther.*—Elle lui valut dans son enfance d'être souvent et dûrement battu.

2o. *Orgueil.*—Il était si grand qu'il ne pouvait souffrir la contradiction, et que quiconque avait la hardiesse de combattre ce qu'il avançait même de plus saugrenu, n'était plus dès lors qu'un âne, une taupe, une buche, un démon. Autrefois, dans la visite des monastères de son ordre, il avait recommandé l'humilité par dessus tout; devenu réformateur de l'Eglise, quand on lui reprochait son orgueil, il répondait que sans la superbe on ne pouvait rien faire de grand. "Je n'ai que faire, disait-il, des avis d'autrui, je ne veux de conseil que de Dieu, Dieu qui travaille avec moi." (1)

"Il n'y a point d'ange dans le ciel, et moins encore d'homme sur la terre, qui puisse et qui ose juger ma doctrine : quiconque ne l'adopte pas, ne peut être sauvé; quiconque croit autre chose que moi, est destiné à l'enfer.... Je suis plus sage que le monde entier.... A cet Evangile que j'ai prêché, moi, le docteur Martin Luther, devront céder et se soumettre, le Pape, les Evêques, les Prêtres, les moines, les rois, les princes, le diable, la mort, le péché et tout ce qui n'est pas Jésus-Christ: rien ne pourra l'empêcher.... *Cedo nulli!* Je ne cède à personne.... Arrière donc tout ce qui borne le chemin....

"Ma parole est la parole de Jésus-Christ; ma bouche, la bouche de Jésus-Christ. Ce Luther n'est-il pas

(1) T. 1, p. 212 et 213.

un étrange homme? Quant à moi, [ôse-t-il bien ajouter] *je pense qu'il est Dieu.*" Laissons-le parler encore: "Comment, sans cela, ses écrits et son nom auraient-ils assez de puissance pour changer des mendiants en seigneurs, des ânes en docteurs, des fripons en saints, et de la boue en perles?" (1)

30. *Colère et impudence.*—Je vous en ai signalé de mémorables et nombreux exemples. Vous vous rappelez sa fureur contre Rome et les Romanistes, contre le Pape, les Cardinaux, les Evêques, l'empereur, les princes, les nobles et les paysans. Vous avez vu comment elle éclatait en torrens d'injures les plus grossières; toutefois souvenez-vous que je ne vous ai montré que des échantillons. Il faudrait de longues heures pour déployer la pièce entière. Je veux néanmoins vous en faire voir encore quelque chose:

Henri VIII, roi d'Angleterre, n'était pas encore un Saint protestant, mais un bon catholique, au moins en spéculation. Voyant les progrès de la funeste doctrine du Saxon, il se permit d'écrire contre lui. Or, voici quelques passages de la réponse de Luther: "Si un roi d'Angleterre me crache à la figure ses effrontées menteries, j'ai le droit à mon tour de les lui faire rentrer jusqu'à la gorge. S'il blasphême mes sacrées doctrines; s'il jette ses excrémens à la couronne de mon monarque et de mon Christ, pourquoi s'étonnerait-il si je barbouille d'une manière semblable son diadème

(1) Luther cité par Nicolas—Etudes sur le Christianisme, 7e Edit. in-12o, T. 3, p. 263.

royal, et si je proclame que le roi d'Angleterre est un menteur et un maraud ?

....._" Ce qui m'étonne, ce n'est pas l'ignorance de Heintz, le roi d'Angleterre, ce n'est pas qu'il entende moins la foi et les œuvres qu'une bûche qui ressent son Dieu ; c'est que le diable joue ainsi son rôle de paillasse, à l'aide de son Heintz, quand il sait bien que je me ris de lui. Le roi Henri connaît le proverbe : Il n'y a pas de plus grands fous que les rois et les princes. Qui ne voit le doigt de Dieu dans l'aveuglement de cet homme !____ Je veux le laisser un moment en repos, car j'ai sur le dos la Bible à traduire, sans compter d'autres occupations qui ne me permettent pas de barbotter plus longtemps dans la m____ de Sa Majesté. Mais, je veux, si Dieu le permet, prendre mon temps une autre fois pour répondre à cette bouche royale, qui bave le mensonge et le poison." (1) Un peu plus loin viennent d'autres injures encore plus grossières que la pudeur ne permet pas de répéter.

S'adressant ensuite à d'autres adversaires, il leur porte ce noble défi : " Courage, cochons que vous êtes : brûlez-moi donc, si vous l'osez ! me voici, je vous attends. Je vous poursuivrai de mes cendres après ma mort, quand vous les auriez jetées à tous les vents et à toutes les mers. Vivant, je serai l'ennemi de la papauté : brûlé, je serai deux fois son ennemi. Porcs de thomistes, faites tout ce que vous pourrez ; Luther sera pour vous l'ours dans votre chemin, la lionne dans votre sen-

(1) Audin, T. 2, p. 376-379.

tier ; il vous poursuivra partout, se présentera incessamment à votre face, ne vous laissera ni paix ni trêve, tant qu'il n'aura pas brisé votre cervelle de fer et votre front d'airain, pour votre salut ou votre perdition." (1)

Quelque temps après, ayant conçu l'espoir de gagner Henri à sa doctrine, il lui écrivit une lettre rampante et adulatrice. Il priait le roi, à genoux, de pardonner à un homme méprisable, à un vermisseau, et promettait volontiers de se rétracter. Son épitre n'ayant produit aucun effet, il s'excuse " d'avoir vomi, comme un ivrogne, cette lettre perdue, si humble." (2)

4. *Charité de Luther.*—" Ce sera mon honneur et ma gloire, disait-il, et je désire toujours entendre dire, car cela me plait, que je suis plein de paroles injurieuses, d'invectives et de malédictions contre les papistes." " Je ne puis prier que je ne maudisse en même temps : Quand je dis : que ton nom soit sanctifié ; je ne puis m'empêcher de dire du même coup : maudit, damné, honni soit le nom de tous les papistes---- vraiment voilà comment je prie tous les jours, de cœur et de bouche et sans relâche." (3)

5. *Tolérance de Luther.*—Vous avez vu avec quelle violence Luther déclame contre quiconque ne pense pas comme lui. Il le condamne à l'enfer, lui prodigue les épithètes les plus outrageantes et ne cesse pas de le maudire, même dans ses prières. Pour réduire ses adversaires, il a fait souvent appel à la force brutale ;

(1) Audin, T. 2, p. 380.
(2) La Réforme, T. 3, p. 258-259.
(3) La Réforme, T. 3, p. 245.

c'est par là qu'il aurait voulu exterminer le Pape et tous les Evêques ; c'est par là qu'il parvient à se délivrer de la présence des prophètes et de l'archidiacre Karlstad, autrefois son admirateur et son ami. Il avait d'abord proclamé pour chaque individu le droit de libre interprétation de l'Écriture ; mais bientôt il prétendit imposer son interprétation personnelle, avec un souverain empire. Alors lui résister, c'était résister à Dieu même ; en telle sorte qu'on ne l'appelait plus que le pape de Wittemberg. (1) Et très-certainement on n'a jamais vu de Pape aussi impérieux que Luther.

6. *Franchise de Luther.*—Vous vous rappelez comment après avoir promis à l'Evêque de Brandebourg de ne pas faire imprimer son sermon sur les indulgences, il foula aux pieds sa parole donnée avec tant de solemnité ; comment il joua le nonce Miltitz ; comment tandis qu'il protestait de sa soumission au Pape, il écrivait à ses amis que le Pape était le vicaire de Satan ; comment il employait contre les catholiques les plus odieuses calomnies. Il osa bien publier qu'en 1496, on avait trouvé dans le Tibre un pape-âne, et à Freyberg en Misnie, un moine-veau. Ces deux infâmes productions du ci-devant moine Augustin transformées en caricatures se répandirent dans toute l'Allemagne, et on les voit encore aujourd'hui, en beaucoup de maisons, appendues au lieu même où se trouvait jadis le bénitier catholique ou l'image du patron de la paroisse. Il ne craignit pas de couvrir de sa bave et de sa boue la véné-

(1) Audin, p.

rable figure du saint Pape Adrien : " Apôtre qui ne pensait pas le mal, dit un historien protestant, et dont le monde n'était pas digne ;" (1) et celle de St. Bruno, canonisé par ce grand pontife. (2)

Nous pourrions citer bien d'autres exemples ; mais ce serait parfaitement inutile.

7. *Religion de Luther.*—Pourriez-vous entendre sans horreur les blasphèmes que voici : " Je dois plus à ma petite Catherine et à maître Philippe qu'à Dieu même." " Dieu n'a fait que des folies : Je lui aurais donné de bons conseils, si j'avais assisté à la création, j'aurais fait briller incessamment le soleil : le jour aurait été sans fin."

LE MÉDECIN.

Il aurait dû d'abord lui donner le conseil de ne pas nous pousser au péché, de ne pas nous le faire commettre nécessairement, et surtout de ne pas nous damner ensuite pour des crimes dont il était lui-même la première et la principale, ou plutôt l'unique cause. (Le Lecteur n'a pas sans doute oublié que Luther a enseigné cette doctrine détestable et impie.) O ! mes amis, comme tout cela est triste, et qu'il y a de malice dans le cœur humain.

L'INSTITUTEUR.

8. *Tempérance et austérité de Luther.*—Tandis que Luther était dans les liens du papisme, il veillait, jeûnait, se macérait et était toujours triste, nous dit-il ; mais maintenant il sait, comme un autre, plaisanter, boire, se réjouir, et est un bon et joyeux compagnon de

[1] T. 2, p. 363. [2] T. 2, p. 365.

table : Quand il a un pot de bière devant lui, il ne serait pas fâché d'avoir tout le tonneau ; de temps à autre il boit un bon coup en l'honneur de Dieu, et au lieu de macérer son corps, comme il faisait au couvent, il entend bien, quand il mourra et sera couché dans le cercueil, offrir aux vers un docteur bien gras et bien nourri. Il se livrait alors sans aucun scrupule, à toutes les jouissances de la table et de la boisson. Il fallait, disait-il, ne point lui en vouloir, de boire un peu copieusement, attendu que lui et l'électeur Jean Frédéric étaient obligés de chercher dans les pots leur coussin et leur oreiller.

" Si Dieu peut me pardonner de l'avoir, pendant près de vingt ans, crucifié et torturé en disant la messe, il peut bien me pardonner aussi de boire quelquefois un bon coup en son honneur ; que Dieu le permette et que le monde en dise ce qu'il voudra."

Plus tard, pour échapper peut-être aux doutes et aux remords qui le tourmentaient, il se livra à son penchant pour le vin jusqu'à ruiner sa santé. En 1529 il but tant de malvoisie, en compagnie d'Amsdorf, qu'il y gagna un catarrhe qui faillit devenir mortel. L'année d'après, se trouvant à Cobourg, il fut pris de bourdonnements opiniâtres et d'une pharyngite, également à la suite d'excès de boisson. Il accusait pourtant de ces maux autant le diable que le vin. (1) Sa réputation de buveur était si bien établie, que les sacramentaires, disciples de Zwingle, autre renégat, lui avaient donné le surnom de *pape-bière*. (2)

(1) La Réforme, T. 3, p. 231 et 232. (2) Audin, T. 3, p. 215.

9. *Pudicité du langage de Luther.*—I ne serait pas aisé de trouver beaucoup de langues et beaucoup de plumes plus dévergondées que la langue et la plume de Luther. Ce prétendu réformateur osa bien prêcher, dans l'église de Wittemberg, un sermon sur le mariage, qu'un orateur de mauvais lieux débiterait volontiers devant les filles perdues qui les habitent. Ses lettres sont remplies de traits cyniques qu'on ne pourrait pas traduire en français. Mais ce sont surtout ses conversations à l'auberge de l'*Aigle-noir*, à Wittemberg où, depuis 1525 jusqu'en 1540, Luther se rendait assidument tous les soirs, pour y boire quelques bons coups en l'honneur du maître du ciel, qui surabondent en propos lubriques. Cet apôtre nouveau, cet envoyé de Dieu pour relever l'Eglise de Jésus-Christ, aimait singulièrement, attablé avec plusieurs joyeux compagnons, apôtres et francs buveurs comme lui, à parler des femmes, et son discours sur ce sujet est tellement effronté, que son historien, très-hardi pourtant, n'ose pas essayer de le traduire. (1)

BOIRUDE.

Voilà un singulier réformateur. Si du moins il s'était contenté de boire quelques bons coups de bière ou de vin, on aurait pu ne pas y regarder de si près. Mais vomir ainsi partout des saletés, et jusque dans la chaire, ça ne peut pas passer.

L'INSTITUTEUR.

10o. *Le diable et Luther.*—Le diable et Luther ont eu souvent affaire ensemble. Ils se connaissaient très

(1) Audin, T. 3, p. 256.

particulièrement. Le diable rendait à Luther de très-fréquentes visites qui l'incommodaient fort ; mais il lui était malaisé de se débarrasser de cet hôte importun. Il lui apparaissait le jour, la nuit, à table, dans son sommeil, à l'église, au milieu de ses livres, dans son ménage et jusque dans sa cave. (1) Quand il était seul, dans son cabinet, écrivant ou lisant la Bible, le diable venait à petit bruit et en traître, et lui soufflait toutes sortes de mauvaises pensées. S'il avait l'air de ne pas comprendre, Satan entrait en fureur, bouleversait les papiers et déchirait les livres, puis éteignait la chandelle. Lorsque Luther se mettait au lit, le diable y était déjà, et le docteur affirme avoir couché très fréquemment avec lui. (2) Quelquefois, après avoir inutilement essayé tous les autres moyens de se débarrasser de ce méchant démon, Martin prenait son vase de nuit, et s'écriait : Tiens, mon drôle, voici de quoi te savonner la figure. Alors Satan, effrayé, prenait la fuite. (3)

" Le diable m'a souvent tenu par la tête, dit-il, mais il a pourtant fallu qu'il me laissât aller. J'ai éprouvé quel compagnon c'est que le diable ; il m'a souvent serré de si près, que je ne savais si j'étais mort ou vivant. Quelquefois il m'a jeté dans le désespoir, au point que j'ignorais même s'il y avait un Dieu, et que je doutais complètement de Notre cher Seigneur." (4)

Cependant, en somme, il ne paraît pas qu'il ait eu trop à se plaindre du démon, car voici l'honorable témoignage qu'il lui rend : " J'ai toujours été beaucoup mieux

(1) Audin, T. 3, p. 362. (2) Audin, T. 3, p, 262 et alibi passim.
(3) Audin, T. 3, p. 265. (4) Rohrb., T. 23, p. 9.

traité par le diable que par les hommes, et j'aimerais mieux mourir de la main de Satan que de celle de l'empereur. Je mourrais au moins de la main d'un grand homme. (1)

Il raconte sérieusement, sur le diable et les sorciers, des histoires bonnes à amuser les enfants ; par exemple, il dit que le diable aime à se changer, pour nous vexer, en serpent, en singe et en mouche, qu'il substitue des enfants à d'autres afin de tourmenter leurs parents.

Satan est la cause des orages et des tempêtes qui affligent l'humanité.

" Fous, boîteux, aveugles et muets sont des hôtelleries de Satan. Les médecins qui les traitent d'après les règles de l'art, n'entendent pas le démon." (2)

" Il y a des servantes possédées qui volent le lait et le miel dans des nids de poule : point de pitié pour ces magiciennes : Je les brûlerais, moi." (3)

11o. *Remèdes contre les tentations.*—Voici le remède universel que Luther conseillait contre les tentations : " Pauvre Hyeronimus Weller, tu as des tentations ; il faut en triompher. Quand vient le démon pour te tenter, bois, mon ami, bois largement, ébandis-toi, folâtre et pèche en haine du malin, et pour lui faire pièce. Si le diable dit :—Veux-tu bien ne pas boire ; réponds-lui :—Je boirai à plein verre, parce que tu me le défends ; je boirai à grandes rasades en l'honneur de Jésus-Christ. Imite-moi. Je ne bois si bien, je ne

(1) Audin, T. 3, p. 220.
(2) Audin, T. 3, p. 219-224.
(3) Ibid, p. 225.

mange tant, je ne me réjouis si fort à table que pour vexer Satan. Je voudrais bien trouver quelque bon péché nouveau pour qu'il apprît à ses dépens que je me moque de tout ce qui est péché, et que je n'en crois pas ma conscience chargée. Arrière le décalogue, quand le diable vient nous tourmenter ! Quand il soufflera à notre oreille : Mais tu pèches ; tu mérites la mort et l'enfer. —Eh ! mon Dieu, oui ! Je ne le sais que trop : Qu'est-ce que tu veux me dire ?—Mais tu seras condamné dans l'autre vie.—Pas vrai ; je connais quelqu'un qui a souffert et satisfait pour moi ; il s'appelle Jésus-Christ, fils de Dieu ; là où il est, là je serai." Si le diable ne s'en va pas encore, Luther lui dit une grosse injure, qu'on n'ose pas répéter ici, quoiqu'il s'agisse du diable, et tout est fini, le noir démon se retire tout honteux. (1)

LE MARGUILLIER A TEISSIER.

Eh bien ! père Teissier, ne donneriez-vous pas volontiers votre suffrage pour la canonisation de Luther, et si vous rencontriez quelque Allemand qui portât sur lui de ses reliques, ne seriez-vous pas tenté de lui en demander ?

TEISSIER.

Hélas ! Luther est un très-méchant homme, et à moins qu'il n'ait fait une bien sincère pénitence de ses épouvantables excès, je plains beaucoup son sort.

L'INSTITUTEUR.

Et vous avez bien raison. Mais comme il ne dépend pas de nous de le changer, quel qu'il soit, nous ferons

(1) T. 3, p. 266 et 267.

bien de couper court là-dessus, pour chercher en terminant quelles conséquences pratiques nous pourrions tirer de ces longs récits.

Lorsque Dieu veut opérer quelque grand ouvrage de bonté et de miséricorde parmi les hommes, pensez-vous, mes amis, qu'il ait coutume de choisir des méchants ou des hommes vertueux, pour coopérer à ses desseins? Pensez-vous que ces hommes deviennent pires à mesure qu'ils contribuent davantage au succès de l'œuvre pour laquelle ils ont été envoyés?

LE MARGUILLIER.

O! non, assurément. J'ai bien vu tout le contraire dans un abrégé de l'Histoire Sainte que M. le Curé a eu la bonté de me prêter et que j'ai lu plusieurs fois. Le Seigneur choisit un juste, Noé, pour préserver le genre humain d'une ruine totale. Quand il veut se former un peuple particulier, il fait choix, pour en être le chef, d'un homme pieux, Abraham, qui apparaît de plus en plus admirable par sa religion et ses autres vertus. Moïse, libérateur et législateur du peuple de Dieu, est un homme saint et qui le devient toujours davantage dans l'accomplissement de sa mission. Ainsi, en est-il de tous les prophètes que le Seigneur envoyait souvent aux Juifs, pour les ramener de l'idolâtrie ou d'autres grands péchés.

Le Sauveur voulant convertir le monde, par le ministère de quelques hommes, choisit, il est vrai, des personnes grossières et sujettes à bien des défauts: mais avant de les envoyer par l'univers, il prend soin de les

transformer totalement. Il leur défend de sortir de Jérusalem, jusqu'à ce qu'il leur ait envoyé le Saint-Esprit qui les changera en d'autres hommes.

TEISSIER.

Et je vois dans la vie des Saints qu'il en a toujours été ainsi dans la suite. Ceux que Dieu a choisis pour faire de grands biens dans l'Eglise, s'ils n'ont pas toujours été des Saints, ont du moins commencé à le devevenir, avant d'entreprendre les œuvres que la Providence voulait exécuter par eux. Témoins St. François, St. Dominique, St. Ignace, St. François-Xavier, et le père des pauvres, St. Vincent de Paul.

L'INSTITUTEUR.

Tout cela est très-véritable. En est-il ainsi de Luther ?

BOIRUDE.

Comment Luther, ce *Pape-bière*, qui rejetait sur le diable la cause des maladies que lui occasionnaient ses excès de boisson ? Encore est-ce là, à mes yeux du moins, son moindre péché ; Luther, cet orgueilleux, ce furieux, cet hypocrite, cet homme haîneux et sanguinaire ; ce prêtre impudique ! Luther, ce moine barbare qui a bien osé dire : A l'âne, du chardon, un bât et le fouet ; *Aux paysans de la paille d'avoine. Ne veulent-ils pas céder ? Le bâton et la carabine !* Mes amis, les paysans dont parle Luther étaient des hommes de la même classe que nous ; seulement ils étaient beaucoup moins indépendants que nous ne le sommes. C'est donc à nous

que ce *Pape-bière* destine la *paille d'avoine*, *le bâton et la carabine*. Et puis l'on viendrait nous prêcher la religion qu'a inventée ce misérable ! Et nous serions assez fous pour écouter ces prêcheurs que nous ne connaissons pas, et dont plusieurs sont peut-être, comme Luther, des ci-devant prêtres, qui ont entrepris de nous annoncer leur prétendu évangile, afin de pouvoir jouir du bénéfice d'une femme, voire même de plusieurs, comme cet Achilli, dont nous parlait tout-à-l'heure, M. Constant. Ah ! c'est bien pour le coup que l'on pourrait nous comparer à des ânes, et nous jeter de la paille d'avoine.

LE MÉDECIN.

Il faut remarquer une chose, en effet bien remarquable. Luther, tandis qu'il demeura, comme nous, soumis aux évêques et au pape, fut un homme pieux. Nous l'avons vu mener, au couvent des Augustins, une conduite très-édifiante. On ne pouvait lui reprocher que sa crainte excessive de la justice de Dieu. Mais dès qu'il commence à se séparer de l'Eglise, pour établir sa prétendue Réforme, toute toute sorte de vices apparaissent en lui, et vont tous les jours grandissant, à mesure qu'il avance en âge. C'est vers la fin de sa vie qu'il nous fait connaître cette affreuse disposition de son cœur, qui ne lui permet pas de prier, sans maudire en même temps.

L'INSTITUTEUR.

Ce qui est encore bien remarquable, et ce que je vous prie de bien observer, c'est que le change-

ment opéré dans la conduite de Luther, était le fruit naturel de sa doctrine. Ne vous souvenez-vous pas que Luther écrivait à son disciple chéri, Mélanchton : " Pèche fortement ; pourvu que tu croies plus fortement encore.... Le péché ne peut détruire en nous le règne de l'Agneau; quand nous forniquerions et que nous tuerions mille et mille fois par jour." Vous avez vu tout-à-l'heure, le tout-puissant remède qu'il faut employer contre la tentation, savoir: la bouteille et quelque bon péché nouveau, plus gros, s'il est possible, que tous ceux qui sont venus à la pensée de Satan; pourvu cependant que le péché ne vous arrache pas du cœur la ferme persuasion, que Jésus-Christ prend sur lui toutes vos iniquités. Avec de pareilles maximes, on peut aller loin.

BOIRUDE.

Oui sans doute, on peut aller loin, et je comprends maintenant sans peine, tous les excès de Luther. Je crois même soupçonner pourquoi ses disciples ont fait un illustre Saint, un Saint à miracle, de ce *papebière.* Il a commis, il est vrai, beaucoup de grands péchés ; mais comme il n'a jamais cessé de croire que le débonnaire Agneau de Dieu les prenait sur ses épaules, ils ne le regardent pas.

L'INSTITUTEUR.

L'influence pernicieuse de la doctrine de Luther, sur les mœurs de ses disciples, ne fut pas moindre que sur sa propre conduite. C'est lui-même qui atteste le fait de la dépravation générale, qui suivait

partout l'établissement du nouvel évangile : " A " peine eûmes-nous commencé à prêcher notre évan- " gile, que l'on vit, dans le pays, une effroyable révolte; " des schismes et des sectes dans l'Eglise; et partout " la ruine complète de l'honnêteté, de la moralité et " du bon ordre ; chacun ne songeant plus qu'à vivre " indépendant et à se conduire au gré de ses caprices " et de son bon plaisir; comme si le règne de l'évan- " gile entraînait la suppression de toute loi, de tout " droit et de toute discipline. La licence et tous les " genres de vices et de turpitude sont, dans toutes les " conditions, portés bien plus loin, aujourd'hui, qu'ils " ne le furent jamais sous le papisme. On était au " moins, autrefois, quelque peu maintenu dans le " devoir ; le peuple surtout l'était; tandis que main- " tenant, il ne connaît plus ni frein ni lien, et vit, com- " me le cheval sauvage, sans retenue ni pudeur, au " gré de ses plus grossiers désirs. Il méprise les lois de " l'Eglise qui, naguère le maintenaient, dans l'ordre, " et abuse de la négligence du pouvoir civil, dont le " devoir serait de nous prêter assistance. Et toutes " ces plaies, toutes ces saletés sont, par nos adversai- " res, reprochées à notre doctrine, à notre excellent " évangile ! " (1) Luther ne convient pas de la justice de ce reproche, cela va sans dire. Mais vous voyez bien, mes amis, que ce reproche était parfaitement fondé.

---

(1) La Réforme, T. I, p. 291.

LE MÉDECIN.

Sans aucun doute, et puisque par les fruits l'on doit juger de l'arbre, il faut dire que l'arbre du Protestantisme, planté par Luther, ayant produit de si tristes fruits, est bien certainement un arbre de mort.

BOIRUDE.

Accordé, M. Constant, et j'espère bien que nous ne serons pas pas assez sots pour y porter jamais la main, et cueillir de ses funestes pommes.